



© Al Brandtner

En expert éclairé, il nous guidait le trimestre dernier dans les replis du Chicago blues. Cette fois, c'est la parution d'un bijou de nouvel album – onze ans après le précédent – qui nous pousse à redonner la parole au chanteur-harmoniciste-songwriter. Pour évoquer une relation au blues particulière, celle d'un homme et d'un artiste qui nourrit un héritage qu'il connaît et respecte profondément. Histoire d'un voyage au long cours.

Matthew Skoller Le Passeport Bleu

FOCUS PAR NICOLAS TEURNIER

Vous avez participé à de nombreux projets ces dernières années, mais pour quelles raisons avez-vous mis votre discographie personnelle entre parenthèses pendant plus d'une décennie ?

L'argent. C'est difficile de réunir le budget nécessaire pour obtenir la qualité de production à laquelle je tiens. J'ai produit deux albums de Lurrie Bell qui ont été bien financés par d'autres. J'ai coproduit "Chicago Blues A Living History: The Revolution Continues" et j'ai participé intensément au premier volet du projet en tant que musicien et consultant en production. Ces expériences m'ont permis de parfaire mes compétences en production, parallèlement j'écrivais des chansons et, bien sûr, je subvenais à mes besoins via les concerts, comme j'ai toujours fait. Les gens n'achètent pas beaucoup de musique aujourd'hui. La plupart du

temps, elle est volée ou donnée, ainsi l'époque où l'on pouvait financer un CD avec ses ventes potentielles est révolue. C'est surtout un outil promotionnel, ainsi qu'une œuvre d'art. Et puis je ne voulais pas renoncer au contrôle artistique au profit d'une maison de disques.

D'où est venue l'idée de la chanson *Blues immigrant* qui donne son nom à votre nouvel album ?

Du fait que ma relation au blues, une musique qui a un héritage, une origine et une histoire très particuliers, est une relation qui contient tout un panel de dynamiques complexes que je choisis d'explorer plutôt que d'ignorer. La chanson a évolué au fur et à mesure que j'essayais de définir cette relation, un voyage de trente-cinq ans qui se poursuit. J'ai écrit un essai, pour un symposium auquel j'avais été convié, appelé *Un visiteur bienvenu*. En utilisant la métaphore du "visiteur" pour aider à définir ma relation au blues et aux musiciens de l'héritage – afro-américains – avec qui j'ai joué, grandi et dans bien des cas, appris. Ils étaient mes hôtes et moi un invité chez eux. Puis j'ai pris conscience que la métaphore ne me correspondait plus. Le terme "visiteur" implique l'idée inhérente qu'il parte à un moment donné. Moi je n'allais nulle part. J'ai trouvé le concept d'immigré bien plus adéquat. Ainsi j'ai pris l'histoire du début, quand mes grands-parents ont émigré aux États-Unis via Ellis Island à New York. Et j'évoque ensuite les éléments politiques et sociaux qui ont contribué à déterminer mon chemin, un chemin qui m'a mené à cet "arbre enraciné", le blues. Il y a beaucoup de sortes différentes d'immigrés dans ce monde, ce monde qui devient de plus en plus un village global. Aux États-Unis, un pays d'immigrés, l'intolérance gagne du terrain, je le vois aussi en Europe.

Cette intolérance vient de la possessivité, de la peur, de l'avidité des "hôtes" ou "citoyens" et peut aussi être aggravée par le comportement de l'"immigré". En tout cas, pour tous les artistes de blues qui ne sont pas afro-américains, c'est où ça devrait être un sujet très important. La générosité que les musiciens de l'"héritage" m'ont témoigné a été une chose merveilleuse. Toute ma carrière, des musiciens afro-américains m'ont encouragé, enseigné, employé. La moindre des choses est que j'étudie et que j'essaie de comprendre l'histoire qui a engendré cet art puissant et fondateur. Ainsi je peux me frayer un chemin en dehors des traditions offensantes et racistes qui polluent le décor.

Vous avez coproduit l'album et coécrit des chansons avec Vincent Bucher. Comment travaillez-vous ensemble et qu'apporte-t-il à votre musique ?

Vinny et moi travaillons ensemble depuis notre rencontre en 1984. Nous nous sommes développés ensemble en tant qu'harmonicistes, auteurs, producteurs et frères. Je lui apporte des paroles – qui souvent ont une mélodie, ou le début d'une – et un groove que j'ai en tête. Puis il crée un arrangement, parfois à partir de mes éléments, parfois en proposant d'autres idées. Vincent est l'un des musiciens les plus raffinés que je connaisse. Ses années passées à étudier le blues, ses années de tournées dans toute l'Afrique avec des grands musiciens africains, ses trente-cinq ans de collaboration avec Tao Ravao et son incroyable mémoire musicale, tout ça combiné fait de lui un musicien redoutable.

Qu'en est-il des autres musiciens impliqués dans l'album ?

Ce sont tous des musiciens que je connais et avec qui je travaille depuis longtemps. Felton Crews est un bassiste extraordinaire capable de garder le groove profondément dans

"La moindre des choses est que j'étudie et que j'essaie de comprendre l'histoire qui a engendré cet art puissant et fondateur."

la tradition tout en étant totalement inventif. Marc Wilson est tout simplement l'un des meilleurs batteurs au monde en termes de musique racienne. Un son incroyable et des grooves musclés qui, à mon avis, volent la vedette sur ce disque.

Johnny Iguana est un musicien très pointu qui connaît autant le punk rock et tous ses rejetons que le blues et le funk. En raison de la direction qu'a pris le contenu de l'album, on l'entend jouer bien plus d'orgue que de piano, et il déchire ! Ces trois musiciens sont profondément enracinés dans le Chicago blues mais ont aussi une large expérience dans d'autres genres et ils ne compartimentent pas tout ça. Ils n'hésitent pas à peindre en utilisant la large palette dont ils disposent. À la guitare, j'ai choisi Giles Corey. Un guitariste habile et précis qui a joué avec beaucoup de grands du blues mais qui a toujours eu aussi ses propres projets rock et jazz rock funk. Il a un style très personnel et créatif qui lui permet d'ajouter son propre piment aux références du blues classique. J'ai aussi fait appel à



À ÉCOUTER

- ◆ "Blues Immigrant" (Tongue 'n Groove, 2016)
- ★ Le PiCd ★ (chronique p. 62)



INTERNET

- ◆ matthewskoller.com

CONCERTS

- ◆ 9/11 : Poco Loco, **Clermont-Ferrand** (63)
- ◆ 10/11 : Blues Club, **Evreux** (14)
- ◆ 12/11 : Aber Blues Festival, **Lesneven** (29)
- ◆ 13/11 : Le Chat Musique, **La Charité-sur-Loire** (58)
- ◆ 14-15/11 : Festival Eclats d'Émail, **Limoges** (87)
- ◆ 18/11 : SAM Blues Festival, **Avion** (62)
- ◆ 19/11 : Espace Jean-Roger Caussimon, **Tremblay-en-France** (93)

Eddie Taylor Jr. pour tenir la base du projet : le Chicago blues classique. Eddie est un maître en la matière, qui fait référence à son père, à Louis Myers, à Albert Collins et à d'autres tout en restant lui-même. J'ai senti que la combinaison d'Eddie et de Giles procurerait l'équilibre adéquat entre le blues moderne et un blues plus contemporain et agressif. Je suis très satisfait du résultat. L'atmosphère dans le studio était géniale et ni Vincent ni moi avons senti à aucun moment que l'on ne pourrait pas demander aux musiciens ce qu'on cherchait. L'esprit de "servir la chanson" fut souverain.

Big box store blues pointe la disparition des commerces de proximité en mettant à jour le Welfare store blues de Sonny Boy Williamson. Comment êtes-vous arrivé à cette adaptation et à quel point Chicago a changé depuis que vous y vivez ?

Cette idée m'est venue en tête il y a quelques années alors que j'écoutais *Welfare store blues*. Les hypermarchés (*big box stores*) et les chaînes de fast food ont détruit notre paysage urbain et la manière dont on communique avec les gens qui nous vendent des choses. À la place de faire des courses et d'avoir des rapports humains, c'est devenu du tout-en-un : on arrive, on repart, sans avoir à dire le moindre bonjour. Tout ça fait partie de l'aliénation que la culture d'entreprise a créé. J'avais l'habitude d'aller dans un magasin de musique où je discutais avec le patron, bœufais avec d'autres musiciens, faisais des rencontres. Aujourd'hui, quand tu vas à Guitar Center, ils fouillent ton sac à l'entrée et vérifient tes achats à la sortie – pour être sûrs que tu n'aies rien volé ! –, sans s'intéresser à ce que tu fais en tant qu'artiste ou à la personne que tu es. Mais les choses changent : bientôt tu devras commander en ligne tout ce que tu veux et ça te sera livré dans les deux heures. Plus besoin de croiser le regard de quelqu'un... Chicago a changé comme le reste du monde, la planète est un centre commercial.

Il y a trois reprises sur l'album, pourquoi les avez-vous choisies ? Les chansons contiennent de la magie. Et ces chansons m'aident à atteindre cette magie. J'ai entendu pour la première fois 747 dans un petit club à Milwaukee dans le Wisconsin, en 1985 je crois. Joe Louis Walker venait de l'enregistrer et il l'a jouée ce soir-là. Ça ma scotché et depuis elle fait partie de mon répertoire. Beaucoup de gens m'ont demandé de l'enregistrer et j'ai vraiment toujours eu envie de le faire. Mon pote Youssef Remadna m'avait joué *Get down to the nitty gritty* quand je lui ai rendu visite il y a quelques années. Ça m'a ramené directement au Checkerboard Lounge et au Cuddle Inn, deux clubs de blues du Southside profond. Le son de la voix de Luther Johnson et ce shuffle direct. Brut et pressant. C'est l'incar-

nation du son de Chicago et même si je n'ai jamais entendu Luther en concert, ce sont des groupes comme Magic Slim & the Teardrops, Johnny B. Moore, Lurrie Bell, Lefty Dizz et tant d'autres à l'époque qui m'ont inspiré à jouer du Chicago blues. Donc j'ai fait cette chanson comme un hommage au... *real nitty gritty [aux choses sérieuses]*. Quant au bijou de Papa Lightfoot, *Blue light*, c'est là encore une chanson que j'ai toujours voulu enregistrer.

Tous vos albums ont paru sur votre propre label, pourquoi ? La liberté. À une époque où le groupe est le distributeur des produits physiques, pourquoi céder le contrôle créatif de ta musique à des businessmen qui vont te vendre tes propres CD à sept dollars pièce ? Conjointement au cauchemar de voir les gens accéder gratuitement à ta musique est apparue une certaine liberté envers la manière traditionnelle de faire et de commercialiser la musique. Les groupes obtiennent des contrats d'enregistrement sur la base du nombre de dates qu'ils font par an. Les chiffres de vente de CD sont tributaires de l'enthousiasme qu'un artiste génère lors de ses prestations scéniques. Ceci dit, si un producteur m'inspire musicalement et conceptuellement, je ferai un effort pour travailler avec lui. Mais à l'heure actuelle je suis très heureux avec mon équipe. *

Propos recueillis en août 2016.

SOUL TRAIN

Avec "My Blue Soul", cette chanteuse d'Oakland signe à 53 ans un premier album sur lequel sa fraîcheur et son dynamisme stupéfient et revitalisent le blues. Vocaliste et compositrice prometteuse, elle évolue en outre au sein d'un groupe souverain qui met en valeur ses qualités.

Terrie Odabi Transmission Epanouie

DÉCOUVERTE PAR DANIEL LÉON

Comment êtes-vous venue au chant ? J'ai d'abord chanté avec ma mère, mes sœurs et mon frère autour de la maison. On reprenait des chansons comme *Michael rode the boat ashore*, ou bien des airs du mouvement des droits civiques comme *We shall overcome*. Mon père était fan de jazz vocal. Il m'a fait découvrir Sarah Vaughan, Etta James et Ella Fitzgerald. Mais mes parents aimaient aussi le blues, notamment B.B. King. Dans les années 1970, la musique était plus importante et j'adorais acheter des 45-tours, les Jackson Five, les Isley Brothers, Chaka Khan, Natalie Cole, Al Green, Stevie Wonder et Aretha Franklin...

Comment avez-vous écrit vos premiers textes de blues, en 2013 ?

Avec l'âge, mon appréciation du blues s'est développée car il a toujours fait partie de moi-même. En vieillissant, j'ai vraiment commencé à apprécier l'histoire et le combat derrière la musique. En 2013, en vue

de l'International Blues Challenge à Memphis, j'ai compris que je devais écrire mes propres textes. Je voulais être authentique, évoquer des choses très importantes comme dans *Evolution of the blues*, mais aussi montrer mon sens de l'humour, à l'origine de *I can't keep*. Il ne s'agit pas uniquement de distraire les gens, j'ai la responsabilité de transmettre ce que mes ancêtres ont créé. Il importe de préserver pour les générations futures cette musique fondée dans la douleur et la souffrance par mes aïeux. Quand une idée me vient, je sors mon téléphone portable, en courses, au volant, avec des amis ou en faisant le ménage. Puis j'y reviens et je complète la chanson. Mais quelle que soit l'inspiration, la réponse est toujours : la VIE.

Votre premier album complet contient des textes où se côtoient humour et autodérision. Quelles sont vos inspirations ?

Pour *I can't keep*, un jour à la banque, un vieux monsieur s'est approché avec son déambulateur. Juré, il devait avoir 90 ans ! Il est passé, m'a tourné autour puis s'est arrêté pour me dire : « Vous êtes très belle. » J'ai ri bêtement et répondu : « Merci. » Il m'a observé de haut en bas avant de dire : « Je suis sérieux, vous êtes très belle. » Il y avait tellement de conviction dans sa voix que j'ai cessé de rire, muette. Sincèrement, il venait de combler ma journée, mieux, ma semaine ! Un autre jour, un jeune homme m'a dit : « Yo baby, tu me donnes ton numéro ? » Je me suis demandée si ce garçon était vraiment en train de me draguer. Je lui ai dit : « Baby, je suis assez âgée pour être ta mère. » Il m'a répondu : « Et moi assez âgé pour être ton mari. » J'ai dû détourner les yeux car il était plutôt séduisant, et ma fille m'aurait tuée si j'avais amené ce jeune homme à la maison [rires]. ♦♦♦

"En vieillissant, j'ai vraiment commencé à apprécier l'histoire et le combat derrière le blues."

